POURRI MORT

ÊTRE PARISIEN,

pour beaucoup de ceux qui choisirent de l'être comme d'un destin, d'un plaisir, d'un jeu et d'un enjeu, n'était pas rien. Se montrer, traverser Paris de Montmartre à Saint-Germain-des-Prés, de la Concorde à la gare de Lyon, c'était éprouver le regard, et tâter de mille êtres concurrents et complices, auteurs et acteurs de l'air d'un temps. Il ne s'agissait pas de ce que la mode a institué en négoce en vendant des accoutrements-panoplies, mais du chic, pas même de l'élégance, dépassée par l'aisance, la nonchalance de la dégaine, preuve de haute distinction que tout va-nu-pied pouvait (et peut encore, parfois, à même la terrible crotte du pavé où elle se trouve reléguée, à quel prix!) briguer, remportant de tacites compétitions, jalonnant de généreux repères les compères de la ville aux mille esprits frondeurs, rieurs, espiègles, s'amusant de tout et de rien à perdre la journée, et l'argent qui aurait été avec, pour une circonstance farceuse, et la flatterie ultime, celle de ceux qui ne peuvent s'empêcher de vous témoigner du respect, parce qui'ils vous regardent et que vous ne les voyez pas!

Puis un beau matin, à force de sentir passer des silhouettes noires derrière des vitres fumées dans des bus hauts comme des montagnes, qui vous photographient, on comprend qu'on fait de la figuration gratuite pour des tour-operators qui vendent le spectacle qu'on offre généreusement au grand air, pour prouver ce que c'est que d'être — une science — silhouetté selon la saison, tout en s'en foutant bien sûr des vêtements, courant à des rendez-vous importants avec le vent, justement... Oh que ne brûle Paris, comme les journaux!

la ville comme toute chose aujourd'hui, subrepticement, en douce. Que je te crame, que je t'éblouisse, que je t'aveugle et que je t'assourdisse, à ta demande, c'est la logique d'une amplification des sons et des lumières qui laisse lentement le temps au client d'oublier la violence du procédé qui l'exténue grâce à la progression en catimini... Faire violence à Paris en plongeant une torche sous sa robe à paniers, ou en l'approchant de la poix du costume de singe, c'est pratiquer des méthodes moins hypocrites, plus spontanées, plus dans notre caractère, sans doute. Achever Paris! Ce n'est pas l'avis général. Il faut faire duuuurer... encore et encore... jusqu'à ce qu'on ne puisse plus se relever de rien, pas même le dire ou l'imaginer! Paris hélas brûle bel et bien, combustion lente, étouffée, sans éclat.

tant d'autres lieux qui se concoctèrent secrètement, lentement, à cet abri. Certes pas très sécuritaire pour certains porteurs de carte de crédit, l'ombre... mais en protégeant d'autres. On voit qui flashe qui, et pourquoi! Cette surélectrification des monuments, avenues, ponts, bateaux-moches, lieux publics, ne laisse plus subsister aucun mystère d'une part, et grille proprement

QU'AVONS-NOUS À FAIRE DE PARIS ?

Le bois, l'alcool, le papier, l'huile sont combustibles. Et Paris ? Paris brûle-t-il ? Qu'avons-nous à faire de Paris, nous qui ne sommes pas des touristes, ni propriétaires de toutes ces demeures princières et hôtels, boutiques pour commerçants parvenus ? Qui ne tournons pas un énième télénavet avec cette marvailleuse ville comme décor ?

Que reste-t-il de cette ville et de ceux qui ont fait sa valeur ? De quoi faire des vitrines et des étalages. De la réputation désormais surfaite. Car y vit-on encore ? Pas un spectacle, un café, une rue, où ne s'étale la disparition d'une cité. Les philosophes s'entendent à dire que le monde a disparu, qu'il est déjà détruit. Sans doute. Mais il sert encore bien agréablement de logement et de mangeoire somptuaire à une armada de cafiots qu'on verrait bien finir dans ses décombres, tant qu'à faire.

Achever Paris, voilà à quoi il faut se résoudre. Notre-Dame, Tour Eiffel, Louvre, Trocadéro, Concorde, Champs Élysées... Hop ! En l'air et très haut ! Regardez les courir, les rats du navire, agrippant, les sacripants, ce qu'ils peuvent sauver du naufrage ! N'est-ce pas drôle ?

Il faut détruire Paris, à l'image de ce qu'il est devenu. Car Paris détruit ferait mieux d'en avoir l'air. La vérité va bien faire plier la fiction un jour ou l'autre... pourquoi pas aujourd'hui ? Qui veut vivre demain ? Un Paris en ruine aura meilleure mine que cette mauvaise reconstitution. Que nous importe Paris, nous qui essayons d'y habiter, et qui ne sommes pas des touristes ? Que reste-t-il de Paris ? Qui vit ici, dans cette ville, vraiment ? Ils habitent tous à dix minutes du Châtelet... Il faudra bien que le jour perce le faux jour, que la nuit brise la nuit américaine, que les façades se crèvent les toits s'illuminent, qu'une rivière coule paisiblement sous des reflets de flammes dans le creux de terres au repos de jachères. Ce n'est pas nous qui aurons détruit cette ville, nous lui aurons rendu son véritable aspect, ce qu'elle est sous son fard criard, atroce peinture décorant la figure d'un cadavre, non pas peinture mais chairs décomposées elle-mêmes, décorativement plastifiées. Laissons la ville morte reposer dans son berceau, offrons-lui la grâce du linceul... Ne l'entendez-vous pas soupirer, cette malheureuse ville, qui doit toujours refaire le coup de sa splendeur, une fois de plus et toujours plus lamentablement ? À quand la dernière de cette laborieuse reprise qui voit défiler les silhouettes grises d'une foule blasée, fantomatique, indifférente, ailleurs dans le nulle part, autotéléguidée ?

Laisser Paris s'effondrer, reprendre sa forme réelle... Faut-il vous refaire les fables de Dorian Gray, de tous les films d'horreur où de pâles jeunes filles soudain désenchantées croulent en squelette grouillant de vers ? Inutile, ces contes sont dépassés. Paris n'a plus l'air d'une frêle enfant joyeuse, ni d'un jeune homme crâne, empourpré par le bonheur d'une idée, d'un poème, d'un amour au petit matin. Ce n'est plus que le mauvais décor d'une armée de chancres qui se goinfrent de vagues reliefs d'émois de ceux qui firent cette ville, la bâtirent de leurs illusions et de leurs vraies aventures, dont les commerçants se trouvant alors volés, pillés, oubliés par des déménagements à la cloche de bois à n'en plus finir et de riantes razzias, faisaient encore il n'y a pas si longtemps, un peu les frais. Aujourd'hui, ils ne lâchent plus rien, les rois de l'usure, sinon à plus fort qu'eux. Il faut leur faire tomber le plafond sur le coin de la tête, qu'on voie si ça les amuse, leurs pierres, quand il faut qu'ils les portent en guise de chapeau ? Il faut détruire Paris, c'est-à-dire ratifier, entériner sa disparition. Un peu de véracité que diable, un peu de courage, que vivre ne soit pas un mirage.

Voyons, qu'avons-nous à perdre ? Sérieusement ? Soyons sérieux. Faut-il respecter le règne de la mort, parce qu'il se pare des apparences du vivant, et qu'il serait mal élevé de lui signaler qu'il sent la charogne ? Jusqu'où faut-il garder le souci des bonnes manières, s'inquiéter de la politesse ? Qu'est-ce que la bonne tenue, quand la rombière nous écrase la face sous sa grasse fesse ? Faut-il demander pardon si nos poils de barbe lui piquent le fion, ou lui coller des marrons ? Faut-il être sérieux ? Alors il faut reprendre Paris pour lui accorder les funérailles, le bûcher funéraire qui lui est dû. Plutôt Paris rasé, anéanti jusqu'au tréfonds des catacombes, qu'occupé par toute la racaille de l'univers qui s'en torche, s'en targue, s'en pare, s'en vante. À moi, à moi ! hurlent-ils, le Paris de Doisneau, de Poulbot, de Prévert et de Minelli, c'est nous qui l'avons chié ! Nous ADORONS Paris, nous LOVE Paris, nous loge à Paris surtout, à nous les succursales du vrai bon goût, Parisland, Touristland, à deux pas du Disneysenterie village, attraction bien réelle, elle, bien merdeuse en vrai.

Paris brûlerait-il ? Nous vendons la mèche à l'œil, Il ne suffit plus que de mettre l'allumette, pour voir. Jouer, c'est toujours jouer avec le feu. Sinon il n'y a pas de jeu.

Faisons de Paris-moche en torche, le flambeau du droit de la mort à montrer son vrai visage sur ses territoires que seule une technologie mortifère recouvre du masque du vivant, exténuant, asphyxiant le vrai vivant sous sa contrefaçon mécanique, cynique. Que Paris-Flamme flamboie d'une haute et droite lueur de vérité. Cette ville qui s'est toujours vantée d'en être le phare aux yeux du monde entier, voilà le moment de le démontrer, en mode brasier.

Décombres, dévastée, annihilée, mais vraie, exacte, la ville ne dominera plus les désirs et les pensées des êtres pour les abattre et les torturer. Paris n'existera plus jamais. Que le passé ensevelisse le passé. Traditions, usages, splendeurs, conservations ne servent plus à rien, quand les êtres ne s'en relèvent pas, n'existent pas. On t'aimait bien Paris... Mais tu es parti mon kiki... Fallait pas nous plaquer pour les zombies riquiqui ! T'es foutu Paris...

Mais tout cela relève de la rêverie éveillée, du délire intégral, quand quarante mille casernes de pompiers, de CRS, hélicoptérisés, à grande échelle supertéléscopique, entraînés jour et nuit, nous attendent pour écraser notre allumette à peine grattée et nous traîner devant les tribunaux d'incendiaires !

Il n'y a qu'une solution : leur faire mettre le feu eux-mêmes. Après tout (rappelons l'anecdote classique du pompier-pyromane) les hommes du feu, s'ils doivent l'éteindre, l'étouffer, ne peuvent finir que par le propager, en toute logique. Quand une spécialisation devient si obsessionnelle, il faut la provoquer dans ses ultimes conséquences au bord desquelles elle penche inexorablement jusqu'à la chute, vrai soulagement, souvent somnanbulique, mais véridique.

Que Paris soit une belle ville, nous qui l'habitons, ne dépend que de nous, ses habitants, depuis toujours. Il coûte cher d'être la beauté, surtout lorsqu'elle se vend comme un objet trouvé gratuit, dont le commerçant peut disposer... Comme une fleur dans le pré... La beauté se moque bien d'être belle. Elle est, c'est tout. Puis la beauté de Paris a beaucoup souffert, depuis que ses habitants en sont de moins en moins responsables, remplacés par Decaux et son mobilier urbain merdeux placardant de la pub partout, créant des écrans géants cachant tout justement à l'endroit où le regard se dirigerait vers la beauté. sans parler de l'étouffante, hideuse circulation des véhicules à moteur qui l'encombre et la sonorise jour et nuit.

Enfin Paris brûle peut-être déjà, à petits feux. Des feux de la ville-lumière, qui pour répondre toujours plus hystériquement à son appellation en faisant de la surenchère, s'illumine électriquement toujours davantage, branchée sur on ne sait quelle centrale atomique géante. Ça clinque, ça scintille, c'est les Champs comme en plein jour. Or la lumière n'existe que par l'ombre... C'est elle, cette ombre, qui fit Paris comme

NOUS NE SOMMES PAS DES TOURISTES !